



Éditions Bruno Doucey

Revue de presse

des

Éditions Bruno Doucey

Du 21 janvier au 1er février 2017

Sommaire

Parus :

- 1^{er} février 2017 **La Vie**, note de lecture sur le recueil *Longtemps j'ai courtisé la nuit* de Jean Joubert, par Gérard Bocholier
- 30 janvier 2017 **FrancoFans**, « Le mot et la note », article qui mentionne le recueil *Poésie en Liberté*
- janvier 2017 **Ballast**, note de lecture sur le roman *L'enfant n'est pas mort* de Nimrod
- janvier 2017 **Prog!**, « L'interview : Didier Daeninckx », interview de Didier Daeninckx autour de son roman *Caché dans la maison des fous*
- 31 janvier 2017 **RFI - Le blog littéraire de Georges Lory**, « Un poème, deux vies », article sur le roman *L'enfant n'est pas mort* de Nimrod
- janvier 2017 **Poezibao**, compte-rendu de la lecture du recueil *Il y a des choses que non* de Claude Ber à la Maison de la poésie le 25 janvier, par Matthieu Gosztola
- 18 janvier 2017 **Sud Ouest**, « La poétesse syrienne envoûte les étudiants », compte-rendu d'une rencontre avec Maram al-Masri
- 18 janvier 2017 **Dordogne Libre**, compte-rendu d'une rencontre avec Maram al-Masri
- 29 janvier 2017 **Le Boudoir Littéraire**, critique du roman *Les obus jouaient à pigeon vole* de Raphaël Jerusalmy, par Marylin Millon
- 25 janvier 2017 **Babelio**, note de lecture sur le recueil *Il y a des choses que non* de Claude Ber, par Manuel Charrier

Et aussi il y a quelques mois...

- 5 décembre 2016 **France Culture**, « Jacques Bonnaffé lit la poésie », lecture d'un extrait du recueil *Telles des guitares désaccordées* de Maria Polydouri et Kostas Karyotakis

JEAN JOUBERT
**Longtemps
j'ai courtisé la nuit**



  Poète méditerranéen, de « *ce pays rêvé de la mémoire et de la parole* », Jean Joubert fut un poète solaire avant tout, mais il transcrivit aussi dans la chair frémissante de ses poèmes les blessures de notre humanité, aimant « *de même amour/l'ombre bleue des cyprès/et le soleil des songes.* » Des poèmes des dernières années accompagnent la réédition de son tout premier recueil. 🍷

Éditions Bruno Doucey, 16 €.

Matthias Vincenot, *Le mot et la note*, « (Re)découvrons »

Voici qu'arrive sur la scène littéraire une jeune écrivain, Line Papin, dont on sait juste qu'elle est née en 1995, et dont on n'a pas fini d'entendre parler. Dans ce premier roman, *L'éveil*, chez Stock, il est question du désir, du voyage, du déracinement, du brouillage des repères. Il est rare de posséder de façon aussi maîtrisée une voix personnelle, un style, reconnaissable déjà, qui fait ressentir la chair des mots.

A l'oreille, on reconnaît décidément le charme des chansons de Michel Delpech. Des artistes reprennent certains de ses succès dans la compilation collective *J'étais un ange*, avec des arrangements modernisés. Un seul regret : aucun titre de la dernière période ne s'y trouve. Ce bémol mis à part, elle est à offrir à tous ceux qui connaissent mal le répertoire de Delpech.

Un autre répertoire à redécouvrir est celui de Jil Caplan, qui trace un chemin singulier, et qui signe un beau retour avec son album *Imparfaite*, aux chansons faussement légères, simples en apparence, qui disent les envies, les failles et les rêves d'une femme d'aujourd'hui, imparfaite comme nous tous, mais qui nous rappelle notre « présence humaine », pour reprendre le titre de l'album de Michel Houellebecq paru en 2000.

Le monde de la chanson redécouvrira vite l'apport considérable de Pierre Barouh, un artiste majeur qui a su toute sa vie rester « disponible à la rencontre », selon une de ses belles expressions. De nombreux auteurs de chansons pourraient envier la force de l'écriture de Pierre Barouh, lui qui disait qu'il mettait du temps pour arriver à la simplicité. Rappelons-le, celle-ci est l'essence même du langage. Barouh, dans son label indépendant Saravah, a aimé mettre en avant la diversité de la chanson et de certaines musiques du monde.

La mise en avant de la chanson constitue une partie de la vie de Jean-Claude Barens, directeur du Festival « Barjac m'en chante » après avoir été celui du FestiVal de Marne, aujourd'hui dirigé par Denis Collinot. Il a publié récemment un ovni littéraire chaleureux, « Qui chante ce soir ? » : un recueil de nouvelles, chacune liée à un artiste différent, où la réalité et l'imaginaire se mêlent. On peut deviner à chaque fois de quel chanteur il s'agit, ou ne pas chercher à le faire (Barens nous le révèle à la fin du livre), et se laisser porter par la littérature, en naviguant dans l'univers des artistes qui ont inspiré ces mots.

La poésie est au cœur des préoccupations du poète Bruno Doucey. La nouvelle année constitue une bonne raison d'explorer le catalogue de ses éditions. Un ouvrage qui m'est cher paru récemment : l'anthologie annuelle du concours *Poésie en liberté*, qu'il publie désormais. Les lauréats (parmi 4000 participants environ) de ce concours international en langue française ont de 15 à 25 ans, ils débent en poésie et sont à découvrir. Cet ouvrage offre un instantané des préoccupations de la jeunesse actuelle.

Ouvrons donc cette année sur cette envie de découvertes et de redécouvertes, pour rester justement disponibles à la rencontre, en particulier des expressions artistiques.

≡ *L'enfant n'est pas mort*, de Nimrod



Nimrod, poète et romancier tchadien dont on lira par ailleurs les beaux livres chez Actes Sud ou aux éditions Obsidiane, frère spirituel de Senghor et de Césaire, nous donne ici un beau texte coup de poing (dans l'âme). Il ressuscite la figure, quasiment inconnue en France, de la poétesse sud-africaine Ingrid Jonker : fille d'un haut fonctionnaire de l'apartheid, elle prend parti dans les années 1960 pour ceux qui sont écrasés, méprisés, tués à bout portant — comme ce bébé, Wilberforce Mazuli Manjati, tué dans le ghetto de Nyanga tandis que sa mère tentait de l'amener à l'hôpital. Pour lui, elle écrit un poème qui va bouleverser la société afrikaner. Son père la renie. Elle se bat avec ses démons et avec ses amants, avec la dureté du monde et avec son désir impérieux mais impuissant de le changer. Le lundi 19 juillet 1965 au matin, on retrouvera sur une plage de Cape Town la dépouille d'une femme blanche, le manteau enroulé autour de la tête. Ce qu'elle ne saura jamais, c'est que Mandela, lui, de sa prison de Robben Island, la lit et se répète ses vers. En mai 1994, devant le premier parlement démocratiquement élu d'Afrique du Sud, ce sont ses mots qu'il prononce : « *L'enfant n'est pas mort / ni à Langa ni à Nyanga / ni à Orlando ni à Sharpeville / ni au poste de police de Philippi / où il gît une balle dans la tête [...] l'enfant qui voulait simplement jouer au soleil à Nyanga est partout / l'enfant devenu homme traverse toute l'Afrique / l'enfant géant voyage de par le monde / sans laissez-passer.* » L'assemblée stupéfaite s'interroge. Mandela répond. Elle s'appelait Ingrid Jonker. Elle était Afrikaner et Africaine : « *au milieu du désespoir elle a célébré l'espoir.* » En vingt très courts chapitres ciselés, Nimrod réussit l'exploit de proposer à la fois une méditation puissante sur le racisme et sa violence et le beau portrait torturé d'une femme libre. [A.B.]

Éditions Bruno Doucey, 2016

8 L'INTERVIEW

DIDIER DAENINCKX

« je suis bousculé par le monde »

Didier Daeninckx multiplie les aventures littéraires, toujours empreintes de réflexions sociales : après les romans, les policiers et les enquêtes du Poulpe, le voici sur les traces du poète Paul Eluard pour la collection « Sur le fil » des éditions Bruno Doucey. Plongeons dans l'art et la folie en sa compagnie !



Pourquoi avoir choisi Paul Eluard pour ce nouveau roman ?

Tout d'abord c'est un poète qui est né dans la même ville que moi à Saint-Denis, et puis de manière anecdotique le père de Paul Eluard (Clément Grindel) a vendu un terrain à mon grand-père car il était marchand de biens au moment où la banlieue parisienne s'est un peu créée. Et tout simplement c'est un auteur que j'ai beaucoup lu ! Je m'intéresse à toute une série de sujets, dont le terrain de la folie. Et parmi les œuvres les plus significatives selon moi de Paul Eluard il y a ce recueil qui s'appelle *Souvenirs de la Maison des Fous*. J'ai donc voulu prendre les chemins buissonniers pour arriver à comprendre comment Eluard s'est intéressé à la folie et s'est retrouvé durant plusieurs mois avec sa femme en hôpital psychiatrique pour échapper à la gestapo. *L'asile* prenait d'un seul coup sa signification première de refuge.

On est donc à mi-chemin entre Histoire et fiction ?

Oui et on est dans cet hôpital où deux directeurs, qui ont eux aussi des trajectoires hallucinantes, sauvent presque tous leurs malades à une époque où le régime de Vichy a pris des directives sanitaires meurtrières qui ont conduit à l'élimination par la faim et la maladie d'un fou sur deux, soit près de 45000 morts dans les hôpitaux psychiatriques de France. Alors que là on est dans un asile de résistance où l'on sauve tout le monde : même quand il n'y a plus de charbon ni rien à manger, ils vont auto-gérer l'hôpital pour sauver tout le monde et inventer des choses extraordinaires qu'on appellerait aujourd'hui l'art-thérapie, autrement dit permettre aux malades mentaux de retrouver leur humanité par le travail sur la parole, l'écriture, la peinture, la sculpture... Paul Eluard assiste à l'éclosion de talents et en offrira des œuvres à ses amis Picasso ou Dubuffet par exemple. On est donc dans la réalité, mais une réalité qui a des allures d'utopie !

Vos romans abordent souvent des questions sociopolitiques : peut-on vous considérer comme un auteur engagé ?

C'est le monde qui est engagé dans une course vers son auto-destruction, et je suis bousculé par ce monde. Et quand on est emporté par le torrent on se débat pour ne pas être noyé. Les gens vous regardent vous débattre et disent « qu'est-ce qu'il est engagé lui ! » (*rires*). Je préférerais cultiver des tulipes en regardant le ciel mais le monde n'est pas fait comme ça... À moins que je n'ai un regard pessimiste sur la situation ?

Demier spectacle vu ? Un spectacle de hip-hop sur la guerre d'Algérie, de Mehdi Slimani, avec des danseurs exceptionnels.

...l'interview continue sur www.leprog.com



DIDIER DAENINCKX
Le 2 mars à la Boîte à Livres
Infos www.boitealivres.com et 02 47 05 70 39



31 janvier 2017

Un poème, deux vies — Georges Lory

« *Elle était Afrikaner et elle était Africaine* ». C'est ainsi que Nelson Mandela présente Ingrid Jonker dont il vient de lire le poème *L'enfant n'est pas mort*, en 1994, lors de la séance inaugurale du premier Parlement démocratiquement élu.

Il faut tout le talent du poète Nimrod, venu du Tchad, pour lier avec lyrisme deux destins exceptionnels : celui qui s'accrocha, celle qui sombra. Celui qui survécut au bagne de Robben Island, celle qui se suicida en face de l'île à 31 ans.

Sous la plume de Nimrod, Mandela « *allait casser du gypse du matin au soir dans la fournaise, la poussière, l'éblouissement minéral* ». Jonker « *est une fille marée motrice : elle vit en flux tendu* ». Elle traîne un passé difficile entre une mère déséquilibrée et un père qui doute de sa paternité. Sa nature exaltée et généreuse l'amena à rejeter l'apartheid et son puritanisme.

Le poème a une histoire.

Le drame se déroule en 1960 à Nyanga, township noir au sud du Cap, pendant une manifestation contre le pass. Le petit Wilberforce Mazuli Manjati, âgé d'un an, tombe malade. Ses parents l'emmènent à l'hôpital. « *Les voitures de banlieues ne sont pas des Rolls Royce, elles carburent au miracle.* » Ils se retrouvent coincés dans la foule. Leur véhicule hoquette. Les soldats se méprennent, tirent. L'enfant reçoit une balle dans la tête.

Ingrid Jonker, très émue, rencontre la famille et dans la foulée compose son poème, aujourd'hui célèbre, concluant : « *Il est partout l'enfant qui voulait jouer au soleil de Nyanga. Sans papiers* ».

Ses amis subissent des pressions pour que le poème ne soit pas publié. Son père, responsable de la censure, la renie en plein Parlement. Le texte sort finalement dans un recueil qui obtient un prix littéraire. Cependant, la jeune femme perd le même jour son emploi et son amant, André Brink. Sa noyade volontaire en juillet 1965 a marqué toute une génération.

Un mot sur l'histoire posthume du poème. L'homme qui a soufflé le poème à l'oreille de Mandela s'appelait Jakes Gerwel. Cet universitaire métis, de langue afrikaans, m'avait confié du temps de l'apartheid : « *A force de nous répéter que nous sommes moins intelligents qu'eux, les Blancs finissent par insinuer le doute dans nos têtes : un effet très pernicieux.* » Ce n'est pas un hasard si Mandela a choisi ce fin lettré comme directeur de cabinet qui l'a aidé à jeter un pont vers les métis et le monde afrikaans.

Créditons les écrivains des Pays-Bas pour avoir mis en lumière la figure d'Ingrid Jonker et saluons le travail de Nimrod pour nous la rendre vivante.

(reportage) Lecture de Claude Ber à la Maison de la Poésie de Paris, par Matthieu Gosztola

« [U]n livre, c'est d'abord un objet particulier qu'on touche, qu'on voit, aléatoirement qu'on sent, mais qu'on n'entend pas. Le grand problème est donc de savoir quelle voix peut sortir du livre, ou plutôt comment le livre peut faire surgir quelque chose comme de la voix [...] », écrivent Christian Biet et Christophe Triau dans *Qu'est-ce que le théâtre ?* (Gallimard, collection Folio essais, 2006).

Frédérique Wolf-Michaux, comédienne, chanteuse, metteur en scène, nous a offert, ce mercredi 25 janvier, une « Célébration de l'espèce » bouleversante (cf. *Il y a des choses que non*, p. 25-35). Les notions de style, de timbre, de ton, qui renvoient à une écriture et à une lecture apparemment abstraites et silencieuses, sont devenues ostensiblement phonétisées, rythmées et poétisées. Son intervention a consisté à « physiquement et mentalement travailler sur la lecture du texte », en s'appuyant sur la phonématique du texte, sur le rythme, la prosodie, le ton..., pour en dégager « un sens ou [plutôt] une série de sens » (Christian Biet et Christophe Triau, op. cit.). Mais était-ce pour « participer à une interprétation figurale du propos et du mouvement global fixé par le texte, sur la page » ?

Non ; c'était pour toucher, comme, lancé, le fer d'une pioche dans la terre atteint une pierre invisible et qui résonne, la vérité du texte.

Cette expérience, tout un chacun peut tâcher de l'entreprendre, dans l'intimité de sa lecture.

La parole a déjà lieu dans la lecture, avant même son actualisation scénique, « puisque le lecteur est, en quelque sorte, forcé d'articuler silencieusement » et d'entendre la voix muette, plurielle, « qui est poétiquement inscrite dans le texte qu'il lit » (Ibid.).

Lexique, rythme, prosodie, phonématique, idiome spécifique doivent alors être repris par le lecteur et inscrits dans son corps, afin qu'il mastique les sons et les mots qu'il lit.

Au contraire de Novarina, qui « assigne au lecteur une mastication orientée vers l'origine phonétique et lexicale du jaillissement des mots » (Ibid.), Claude Ber assigne au lecteur une mastication orientée vers la vie, vers sa richesse inénarrable (et qui pourtant réclame narration).

L'oralisation de la lecture (par Claude Ber, Frédérique Wolf-Michaux et Bruno Doucey), étape qui a permis aux personnes présentes de s'approprier l'œuvre, au cours de cette soirée mémorable à la Maison de la poésie de Paris, nous a montré, s'il en était besoin, combien l'écriture de Claude Ber, loin d'être cryptique, nous atteint, nous touche au cœur, dans une forme de riche et limpide fragmentation, qui est celle du sens et celle du vivant.

Lire et écouter Claude Ber, c'est faire l'expérience et d'un surcroît de vie et d'un surcroît de sens, qui déterrent, main tendue, main debout, cette pulsation autrement (bien souvent) sourde : exister.

L'émotion a culminé avec un « Je marche » final (lu à trois voix), que l'on pourra découvrir également, autrement, au moyen de ce livre d'artiste : *Je marche*, photographie d'Adrienne Arth, *Les Cahiers du Museur*, collection « À côté », 2011.

clapotant la vague

rien de plus

dans l'humilité du pas à sa mesure humaine.

[...]

[Matthieu Gosztola]



Maram al-Masri a récité certains de ses textes. PHOTO J.-C. S. / « 50 »

La poétesse syrienne envoûte les étudiants

LYCÉE BERTRAN-DE-BORN Maram al-Masri a rencontré hier les classes préparatoires littéraires

Les étudiants des classes préparatoires littéraires du lycée Bertran-de-Born savent, on l'espère, les phrases et les mots domptés par les poètes. Mais le plus souvent, les auteurs étudiés dans le cadre du concours de l'École normale supérieure gisent depuis des lustres au fond de leur cercueil. Bien sûr, nul ne contestera à Théodore d'Aubigné et Jules Laforgue, au programme cette année, le titre de grands disparus, mais les khâgneux peuvent trouver enrichissant et ô combien rafraîchissant de s'oxygéner les méninges en rencontrant un poète contemporain. C'est chose faite. Pour eux, Anne-Marie Salviat, professeur de lettres, avait hier matin invité la poétesse syrienne Maram al-Masri.

Justesse et sensibilité

Trois heures durant, dans le cadre rêvé de la chapelle du lycée, les étudiants ont écouté presque religieusement cet écrivain singulier, traduit en

de très nombreuses langues. Pour eux, debout, Maram al-Masri, exilée en France depuis 1982, a récité quelques-uns de ces poèmes contant avec beaucoup de justesse et de sensibilité l'amour, la solitude, le désir, la guerre, l'espérance et les désillusions de son peuple. Elle est l'auteur de nombreux recueils dont « Je te menace d'une colombe blanche » (Seghers, 2008), « Les âmes aux pieds nus » (éditions Le Temps des cerises, 2009) et « La Robe froissée » (éditions Bruno Doucey, 2012). Musulmane et féministe, elle a aussi publié une anthologie intitulée « Femmes poètes du monde arabe ».

Les étudiants ont aussi pu échanger longuement avec elle de sa conception de la poésie, de sa place dans la société, des difficultés de la traduction ou de la richesse des langues.

Une belle rencontre et une belle découverte pour les étudiants périgordins visiblement séduits.

Pierre-Manuel Réault

« Une femme de ménage qui nettoie le monde »

Les élèves de prépa de Bertran-de-Born accueillent hier Maram Al-Masri, poétesse syrienne installée en France depuis 1984 et traduite en seize langues.

Elle livre à DL son regard sur la Syrie, et sur le rôle de la poésie au XXI^e siècle.

Jonathan ROGER

redaction@ladordogne.com



Maram Al-Masri insiste sur l'importance de la poésie. PHOTO RIMA PHELISSON

« **J**e suis une exilée, par la force des choses. C'était un choix obligé. » En 1982, à tout juste 20 ans, Maram Al-Masri quitte la Syrie pour Paris, pour fuir la brutalité du régime d'Hafez al-Assad, le père de Bachar. Elle publie, deux ans plus tard, *Je te menace d'une colombe blanche*, un recueil teinté d'universalisme qui lancera sa carrière.

Mais les premières années parisiennes sont dures avec elle. « Je ne maîtrisais pas la langue, et maîtriser la langue, c'est maîtriser son âme », justifie-t-elle.

Une solitude amplifiée par un « sentiment d'injustice », quand son ex-mari kidnappe son fils, qu'elle ne retrouvera que treize ans plus tard. Cette tragédie donne naissance en 2015 à l'un de ses recueils les plus connus, *Le rapt*.

En parallèle, Maram suit de très près l'actualité en Syrie, où sa famille vit toujours. « Je garde un lien d'amour et de protection, d'empathie pour ce pays, témoigne la poétesse. On se parle très souvent via les réseaux sociaux avec ma famille. »

Quand la révolution éclate en 2011, dans la continuité du Printemps arabe, Maram décrit

« l'espoir de la première année », avant que la révolution ne dégénère en guerre civile. « C'est tragique. Je vis chaque jour avec des visages d'enfants morts, de femmes torturées... Tout ce que j'avais appris sur la beauté du monde, sur la bonté des hommes, disparaissait... »

« Non assistance à personne en danger »

Les atrocités du conflit influencent sa plume, qui se fait révoltée et douloureuse dans *Elle va nue la liberté* en 2013. « Ces événements poussent à l'engagement, bouleversent nos états d'âme, nos vies », explique-t-elle. « Je ne peux pas changer la couleur de mes yeux, je ne peux pas plus m'empêcher de sentir cette révolte. »

Aujourd'hui, Maram n'attend qu'une chose. « qu'Assad et Daesh partent, que l'on puisse reconstruire un pays démocratique, même si cela sera très difficile ». Elle dénonce par ailleurs la façon dont son pays est abandonné à son sort par la communauté internationale. « On attend

toujours de l'aide, une prise de conscience, fustige-t-elle. En mars, cela fera six ans que la Syrie se meurt. C'est de la non-assistance à personne en danger. » Elle trouve qu'il y a, dans la couverture médiatique réservée au conflit en France, « une insupportable hypocrisie », et assène « que certains députés seraient plus avisés de voter contre la vente d'armes que d'aller en Syrie faire des selfies avec Bachar al-Assad ».

La poésie comme rempart

Face à la barbarie qui sévit dans son pays natal, Maram insiste sur l'importance de la poésie contemporaine. « Il faut planter les arbres de l'amour, ne pas être un souffleur de haine... En parlant de la laideur de l'homme, on prépare la guerre. Un poète est une femme de ménage qui nettoie le monde. » Elle appelle également à la tolérance face aux migrants. « Est-ce leur destin de n'appartenir à nulle part ? Non. L'immigration est un lac d'amour, que l'on traverse d'une rive à l'autre. »



Les obus jouaient à pigeon vole – Raphaël Jerusalmy

Publié le 29 janvier 2017



JERUSALMY, Raphaël. Les obus jouaient à pigeon vole. Editions Bruno Doucey, 2016, 177 pages, 15,50 €.

L'histoire :

1916 : tranchée de première première ligne, au lieu-dit le Bois des Buttes. Le 17 mars à 16 h, le sous-lieutenant Cointreau-whisky, alias Guillaume Apollinaire, engagé volontaire, est

atteint à la tempe par un éclat d'obus alors qu'il lit une revue littéraire. La revue qu'il tenait au moment de l'impact, annotée de sa main, vient d'être retrouvée en Bavière. C'est du moins ce que prétend l'auteur de ce récit. Les 24 h qui précèdent l'impact y sont relatées heure par heure, en un cruel compte à rebours qui condense le drame humain en train de se jouer au fond de cette tranchée et le bouleversement qu'il entraîne dans l'âme d'Apollinaire. Car cette journée va être capitale pour la poésie.

Ce que j'en ai pensé :

Lu dans le cadre du **Prix Littéraire Cezam Inter-CE**, par le biais duquel je vais donc lire 10 romans empruntés à la bibliothèque de mon CE.

Les obus jouaient à pigeon vole est un roman très particulier, court, qui nous parle de **Guillaume Apollinaire, et de son engagement dans la Première Guerre Mondiale**. Nous sommes le 16 et 17 mars 1916, dans une tranchée sur le front. Dans 24 heures, **Apollinaire sera touché à la tête par un éclat d'obus**.

Ce récit, c'est le **compte à rebours** qui nous amène jusqu'à l'impact.

Une **écriture magnifique** de Raphaël Jerusalmy, que je découvre et qui m'a totalement charmée. En très peu de pages, il nous conte la **foi d'Apollinaire en son engagement**, comme **moyen de sublimer la poésie** qui l'anime telle une flamme inextinguible. Pas de mélodrame dans ces quelques pages. Simplement des citoyens qui sont lancés dans ce conflit et qui en mesure la barbarie mais sans la nommer, sans s'apitoyer, sans montrer leur peur. **Une force patriotique innée**.

Apollinaire est un des rares poètes à s'être porté volontaire. Les projectiles ? Des « danseuses surdorées ». Et ces deux phrases, qui résument tellement bien tout cela : « *Ah, si la guerre pouvait au moins servir à ça ! A écrire chaque ligne comme si c'était la dernière.* »

Cette sélection de livres débute très bien ; il me tarde de découvrir ses concurrents !



ma_n_u_e_l 25 janvier 2017



Il y a des choses que non de Claude Ber

Claude Ber est une voix majeure de la poésie contemporaine, son nouveau recueil 'Il y a des choses que non' vient de paraître aux éditions Bruno Doucey. Élevée dans une famille de résistants, elle demande un jour à sa grand-mère pourquoi elle s'était engagée dans la résistance "-Ma fille, répond-elle, il y a des choses que non." Parole simple et définitive que le poète brandit comme un avertissement pour notre époque. L'écriture de Claude Ber est dense et profonde, plus grave que dans ses précédents recueils, plus que jamais clairvoyante et confiante en la force de la parole. "Le vent se lève comme un livre,

Tu es l'aimé ou l'aimée le corps de mes mains. Et nous nous souvenons de caresses et de plénitude de la peau. Habitée. Bâtie. Fraisée sur le décisif de vivre.

Un horizon profond soudain

sa trouée. Une droite sur un plan d'architecte.

Le vent peut être une lumière. Et par instants nous aussi éclairer."

Lien : [HTTPS://WWW.INSTAGRAM.COM/CH..](https://www.instagram.com/ch..)



5 décembre 2016



France Culture,
« Jacques Bonnaffé lit la poésie »

Le 5 décembre 2016 à 15h55

Émission présentée par Jacques Bonnaffé

Sujet : « Grèce, un nouveau monde »

Lectures du poème «Avant de m'en aller...» de Maria Polydouri, extrait de *Telles des guitares désaccordées*

Lien : <https://www.franceculture.fr/emissions/jacques-bonnaffe-lit-la-poesie/grece-un-nouveau-monde-14-chant-de-la-mer-egée-traversee>